

LIVRET D'ACCOMPAGNEMENT DU FILM



Un film documentaire de Henri-François Imbert (2023, 1h25)

Sommaire

OBJECTIFS DE CE LIVRET	3
SYNOPSIS	4
NOTE D'INTENTION DU CINÉASTE	5
Une minorité ancienne, une histoire à réparer	5
Une singularité de plus en plus menacée.....	5
Un apport culturel et social à partager	6
CARNET DE TOURNAGE (extraits)	7
Premières rencontres avec les personnages du film	7
REGARD SUR <i>LE TEMPS DU VOYAGE</i>	13
LISTE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE	14
FILMOGRAPHIE	14
AUTRE DOCUMENTATION SUR LE FILM	15
DEUX FILMS EN DIPTYQUE.....	16
<i>No Pasarán, album souvenir (2003), Le Temps du Voyage (2023)</i>	16

OBJECTIFS DE CE LIVRET

et des projections-rencontres

Partant du fait historique de l'internement des Tsiganes en France pendant la Seconde Guerre mondiale, le film *Le temps du Voyage* constitue un outil pour organiser une discussion après la projection du film, ouvrant sur l'Histoire et la culture des Gens du Voyage. Ce livret a pour objectif d'aider à la préparation de ces séances, qui peuvent être animées par des enseignant.e.s, le réalisateur du film, ou d'autres intervenant.e.s, tels que les personnages du film et d'autres représentant.e.s du milieu associatif et culturel des Gens du Voyage.

Les nombreuses projections du film suivies de rencontres nous ont montré à quel point le grand public connaît peu l'histoire et la réalité contemporaine des Tsiganes. Il s'agit donc de rencontrer ces publics par le biais d'un film de cinéma, proposé dans les différents cadres scolaires et éducatifs, autant que dans le cadre de manifestations plus spécifiquement axées sur le monde Tsigane.

Objectifs de ces projections-rencontres

1. **Mettre en lumière et valoriser la réalité contemporaine des Gens du Voyage.**
2. **Changer le regard que porte un large public sur les Gens du Voyage,** déconstruire les préjugés, lutter contre les discriminations et en particulier l'antitsiganisme.
3. **Participer au travail de mémoire sur l'internement des Tsiganes en France,** dans la dynamique de l'hommage national rendu par François Hollande en 2017 sur le site de Montreuil-Bellay.
4. **Sensibiliser le public scolaire à l'histoire des Gens du Voyage** en proposant un film et un moment d'échange qui s'inscrit dans le programme des niveaux scolaires de collège et de lycée (Seconde Guerre Mondiale), mais également dans différents cursus universitaires d'Histoire et de Sciences Humaines.
5. **Contribuer à l'éducation à l'image des publics scolaires** par la rencontre avec un film documentaire de création, ouvrant sur une démarche de création à la fois esthétique et technique, en prise avec l'Histoire et la réalité contemporaine.

Différents publics et lieux de diffusion

- Collèges et lycées
- Universités, écoles et centres de formation (éducation spécialisée, travail social)
- Médiathèques et bibliothèques pour le grand public

SYNOPSIS

En avril 1940, le Gouvernement de Vichy ordonna l'internement de tous les "Nomades" de France, suivant un arrêté qui stipulait notamment : "*la circulation des nomades représente, en temps de guerre, un risque de diffusion des informations stratégiques*". Plus de six mille Tsiganes, pourtant de nationalité française, furent ainsi enfermés dans une trentaine de camps en France, jusqu'à la fin de la guerre, et parfois même au-delà.

Partant de ce fait historique souvent méconnu, ce film nous entraîne dans le présent des Tsiganes aujourd'hui.



Enfants internés au Camp de Jargeau – Collection Lhomme-Rondeau, Cercil-Musée Mémorial des enfants du Vel d'Hiv.

L'origine de ce film se trouve peut-être dans les paroles d'une chanson de Jean Ferrat que j'écoutais enfant, Les derniers Tsiganes : " C'en est bien fini, nous ne verrons plus, de l'Andalousie les Gitans venus... "

Une phrase m'impressionnait particulièrement : "Et la liberté, femme de Gitan, tombe poignardée sous l'effet du temps..., nous vivons le temps des derniers Tsiganes ".

En grandissant, j'ai découvert peu à peu de qui parlait cette chanson, et au fil des années, j'étais de plus en plus attentif à la présence des Tsiganes. Un jour, j'ai compris que je pouvais faire ce film pour aller à leur rencontre.

Henri-François Imbert

NOTE D'INTENTION DU CINÉASTE

Une minorité ancienne, une histoire à réparer

Les Tsiganes sont partis, par petits groupes, du Nord de l'Inde, l'actuel Pakistan où ils appartenaient à des castes de musiciens, entre le IX^{ème} et le XI^{ème} siècle, sans que l'on sache pourquoi aujourd'hui. Ils ont traversé l'Iran, puis la Turquie, l'Europe de l'Est, la Roumanie, les Carpates, jusqu'en Europe de l'Ouest. Ils se sont répartis en différents groupes au cours de leur voyage, adoptant les langues et les coutumes de leurs pays d'accueil, mais conservant toujours une langue commune, le Romani Chib, la langue des Tsiganes, dont les linguistes ont pu établir une parenté avec le Sanscrit, langue sacrée et littéraire de l'Inde ancienne. C'est à partir des travaux des linguistes que l'on a pu retracer leur origine et leurs itinéraires.

La première trace que l'on a de leur apparition en France date de 1419, à Chatillon-en-Dombes, au nord de Lyon, où ils présentèrent des lettres de protection de l'Empereur Sigismond, Roi de Bohême. C'est en raison de ces lettres de protection, qu'on les appela en France des *Bohémiens*. Aujourd'hui, cinq siècles après leur arrivée, les Tsiganes sont environ 400.000 en France, *Gens du Voyage*, nomades ou sédentaires, citoyens français depuis des générations, auxquels pourtant la Carte Nationale d'Identité française n'a été accordée que depuis 2016, en remplacement du "Carnet de circulation" qu'ils devaient faire viser par l'administration tous les trois mois et qui faisait d'eux une catégorie de citoyens à part. Pour autant, la disparition de ce signe institutionnel de disparité n'efface pas la discrimination dont est toujours victime cette partie de la population française.

À quelques exceptions près, l'écrivain Mattéo Maximoff, le cinéaste Tony Gatlif et bien sûr de nombreux musiciens depuis l'inventeur du *Jazz Manouche* Django Reinhardt, les Tsiganes sont pratiquement inconnus et invisibles dans notre société, à laquelle ils participent pourtant depuis cinq siècles. Ainsi, dans toutes les villes de France, se rencontrent ces *Gens du Voyage*, de professions diverses : forains, mais aussi élagueurs, couvreurs-zingueurs, rempailleurs, saisonniers qui ramassent les fruits ou font les vendanges..., intégrés à notre société, mais qu'une méconnaissance ancienne et de nombreux préjugés rejettent inexorablement.

Une singularité de plus en plus menacée

Si l'internement des Tsiganes pendant la Seconde Guerre Mondiale a marqué le paroxysme de cet ostracisme de l'État lui-même à l'égard d'une composante de la population française, les politiques actuelles ne sont pas exemptes d'une certaine mise à l'écart des *Gens du Voyage*, compromettant de fait l'existence même de ce mode de vie du *Voyage*.

Ainsi, bien que la loi du 31 mai 1990 stipule que toutes les communes de plus de 5.000 habitants doivent créer des aires de stationnement adaptées à l'accueil des *Gens du Voyage*, de nombreuses communes dérogent à cette obligation, tandis que la plupart des

aires d'accueil existantes ne sont pas suffisamment équipées, et se trouvent souvent sur des terrains peu accueillants, parfois même dans des zones industrielles polluées. De plus, le coût du stationnement sur ces aires est souvent comparable au prix de location d'un appartement, pour des infrastructures très rudimentaires, alors que les habitants de caravanes ne peuvent pas bénéficier des aides au logement, puisque ce mode d'habitat est assimilé à un véhicule et non à un logement. À cela, il faut ajouter que les banques refusent souvent de prêter de l'argent aux Gens du Voyage, qui doivent alors avoir recours à des crédits à la consommation pour financer leurs caravanes, avec des taux pouvant atteindre 20%. Autant de difficultés imposées à leur mode de vie traditionnel, qui les amènent à y renoncer, au risque de perdre leur culture dans un mouvement d'assimilation forcée.

Un apport culturel et social à partager

Pourtant, l'histoire des Tsiganes et leur patrimoine culturel, de tradition orale, sont riches et particulièrement vivants. Le récit historique de l'internement des Tsiganes pendant la guerre, passe ainsi dans le film également par le biais du théâtre, de la musique et de la danse.

Au-delà de ce patrimoine culturel et artistique, les personnages incarnent aussi un ensemble de valeurs, dont le partage apparaît particulièrement enrichissant aujourd'hui, telles que la place des enfants et la qualité de l'éducation basée sur la transmission familiale en dehors de l'école, cependant que perdre un ancrage profond dans des valeurs ancestrales basées sur le respect de la Nature et de l'Humain.



Benjamin Barou-Crossman, Thierry Patrac et Nathalie Rey, en répétition au théâtre de Vias.

CARNET DE TOURNAGE (extraits)

Premières rencontres avec les personnages du film

18 mars 2016, Paris

Au mois de novembre, j'ai reçu un nouveau message du Cercil, le Centre de Recherche sur les Camps d'Internement du Loiret, annonçant la commémoration du 70^{ème} anniversaire de la fermeture du Camp de Jargeau, près d'Orléans. J'ai écrit à Nathalie, la directrice du Cercil, que je viendrai avec une caméra, et comme elle devait s'occuper d'un ministre et d'autres officiels venus pour la cérémonie, elle a chargé un ami, Pierre, ancien maire d'une commune voisine de Jargeau, de venir me chercher à la gare.

J'ai écouté les discours et j'ai filmé Hélène Mouchard-Zay, la présidente du Cercil, fille de Jean Zay, ce ministre de l'Éducation Nationale au moment de la guerre, qui démissionna le 2 septembre 1939 pour rejoindre l'armée combattante en Afrique du Nord, et fut assassiné par la milice de Pétain le 20 juin 1944. Lorsque j'étais enfant, j'habitais avenue Jean Zay, mais ce n'est que récemment que j'ai appris qui était Jean Zay. J'écoutais sa fille, en même temps que je la filmais. Elle lisait une lettre d'une femme internée dans le camp de Jargeau, qui demandait au préfet de pouvoir en sortir avec ses enfants, et réclamait des nouvelles de son mari prisonnier en Allemagne. Je filmais son visage de profil, le seul cadre que je pouvais faire de là où j'étais placé, au milieu de la petite foule de quelques anciens internés du camp et de leurs familles. Un visage très présent, qui regardait pourtant dans le lointain.

J'ai filmé aussi le discours d'un homme, Alain Daumas, le Président de l'Union Française des Associations Tsiganes (UFAT), et après la cérémonie, nous avons parlé avec lui et sa femme, Maria, qui m'a demandé mon adresse et a dit qu'elle me préviendrait d'autres commémorations auxquelles ils participeraient avec son mari. Puis, j'ai parlé avec d'autres représentants de plusieurs associations Tsiganes. J'ai laissé partir la voiture qui devait me ramener à la gare avec quelques autres, et je suis resté discuter avec un vieil homme, qui n'avait pas été enfermé à Jargeau mais dans un autre camp. Un peu plus tard, un homme est venu me proposer d'acheter le livre écrit par ce vieil homme avec qui je discutais, et je l'ai accompagné à sa voiture pour acheter le livre avec lequel il m'a donné le DVD d'un film également consacré à ce Tsigane écrivain, Raymond Gurême. Le seul écrivain Tsigane dont je connaissais les livres était Matéo Maximoff, et je n'avais pas imaginé que cet homme avec qui je parlais était lui aussi écrivain. Les jours suivants, lorsque j'ai lu ce livre de Raymond Gurême, j'ai ressenti à la fois l'urgence de faire un film, et la nécessité de faire le long chemin qui m'y amènera.

Le point de départ du film pourrait être tout simplement de retourner voir les gens que j'ai rencontrés à Jargeau, en leur demandant de me raconter ce qu'ils savent de Jargeau et des autres camps. Cela peut être ma question, ma demande : reconstituer

l'histoire de ce camp à travers ce que chacun pourra en dire, ce qu'il a vécu ou entendu... Bien sûr, cela débordera et m'entraînera vers tout le reste. Le passé éclaire le présent, l'histoire du camp me servira de point de départ, de point de rencontre.

Comme chaque fois, pour tous les films, il me faudra être là longtemps, pendant quelques années peut-être, avant de trouver naturellement ma place et un chemin original, le mien. C'est d'inventer et d'emprunter ce chemin qui va être maintenant mon principal travail, l'écriture de mon prochain film.



"L'histoire des Tsiganes, c'est quand même une histoire merveilleuse, c'est un peuple très pacifiste, je le dis toujours, on n'a jamais cherché le conflit, on a plutôt cherché, comment dire, le vivre ensemble, parce que ce qui a fait notre survie, c'est la solidarité, si on n'avait pas ça, je crois que..."

Alain Daumas

2 juin 2016, tournage à Saint-Sixte

Avant-hier, j'ai repris contact avec Alain Daumas que j'avais rencontré à Jargeau. Il m'invite à le rejoindre à Saint-Sixte, dans le Tarn-et-Garonne, le 23 juin pour la cérémonie de commémoration du massacre de quatorze Tsiganes assassinés le 23 juin 1944 par la Division SS *Das Reich*, les auteurs du massacre d'Oradour-sur-Glane.

Cela fait des années qu'Alain se bat pour que ce massacre soit commémoré, et ce sera, me dit-il, la première fois qu'une plaque sera posée pour le massacre de Tsiganes en France « sous le haut patronage du Président de la République ». C'est une victoire pour eux, un aboutissement, et ils pensent que mon film peut être un terrain de plus pour faire exister la mémoire de cet événement. De mon côté, cela m'ouvre une piste, un fait historique qui enrichit tout mon propos, et aussi une matière narrative et poétique : une suite de rencontres, de voyages, de découvertes, qui vont s'enchaîner au gré du désir des uns et des autres, personnages du film, moi y compris.

24 juin 2016

Lorsque je suis arrivé à Montauban avant-hier en fin d'après-midi, Alain n'était pas à la gare. J'ai attendu un moment, puis je l'ai appelé, il était en chemin. Nous avons mis mon sac dans sa voiture, puis nous avons roulé un moment autour d'une zone industrielle et commerciale à la limite de la ville. Je pensais qu'il m'emmenait à l'hôtel qu'il m'avait indiqué, non loin de chez lui, près de la rocade, mais tout à coup il a tourné dans un petit chemin, nous avons dépassé quelques caravanes et il m'a dit en souriant « Bienvenue chez les Gitans ! » D'une chose à l'autre, j'ai rencontré ses filles, qui vivent dans des caravanes autour de sa maison, son gendre, ses petits-enfants et d'autres membres de la famille. Après le dîner pris tous ensemble, Alain m'a raccompagné à l'hôtel, et le lendemain matin il est venu me chercher à sept heures. Nous sommes passés prendre un ami et nous sommes allés directement à Saint-Sixte, à une heure de route. Nous sommes arrivés les premiers et pendant qu'Alain préparait la cérémonie, nous avons été rejoints par des officiels, des habitants du village et quelques familles Tsiganes.

Peu à peu, j'ai appris, ce qui s'était passé ce jour-là, dans ce petit village si paisible aujourd'hui. Trois familles de forains Manouches étaient arrivées la veille de la foire d'Agen où elles avaient travaillé, et s'étaient installées en bordure du village. Ils avaient aussitôt été repérés par les SS et le lendemain, à cinq heures du matin, on les avait fait sortir des roulottes et ils avaient été exécutés dans un déluge de balles et de feu. Quatorze personnes sont mortes, des hommes, des femmes et des enfants, mais d'autres ont été blessées aussi et secourues par les gens du village, une fois les SS disparus aussitôt après leur crime.

J'ai rencontré Bernard Landauer, qui m'a raconté comment son grand-père avait pu échapper au massacre en faisant croire qu'il était mort ; mais cinq autres membres de sa famille ont été tués et leurs noms figurent parmi ceux des quatorze personnes, inscrits sur la plaque du monument, avec leurs âges, de 2 mois à 75 ans, à côté de la sculpture inaugurée ce jour, représentant un homme coiffé d'un chapeau, posant sa main sur l'épaule d'une petite fille à côté de lui. Bernard m'a dit qu'il avait toujours su que des membres de sa famille avaient été assassinés par les SS à la fin de la guerre, mais que chez lui on n'en parlait très rarement ; et c'est seulement il y a deux ans, une fois retraité, qu'il a fait des recherches et contacté la Mairie de Saint-Sixte. Après le massacre, son grand-père a continué son métier de forain, et Bernard a partagé cette vie du voyage jusqu'à ce que ses parents se sédentarisent lorsqu'il était encore enfant. Il possède aujourd'hui une maison, et même un petit studio à la mer, à Gruissan-Plage, tout près de Narbonne. Après la cérémonie, nous sommes allés boire un verre offert par la Mairie, et j'ai rencontré Yaca, Thierry et Gino, des amis d'Alain venus de Montpellier, Agde et Béziers. Alain m'a confié à eux pour le retour à Montauban, et pendant le trajet ils m'ont parlé du travail qu'ils font avec des associations, mais aussi du racisme et de l'exclusion qu'ils vivent au quotidien.

On s'est tous retrouvés chez Alain et Maria pour le déjeuner. Thierry a mis de la musique et a fait danser les enfants ; Vince, qui a neuf ans, a chanté une chanson en

Anglais sur une musique de karaoké ; et Jessy, sa mère, a raconté comment elle s'est disputée avec la directrice qui avait affiché sur les murs de l'école un bandeau « Trop de Gitans ! » Ils ont contacté le Ministère avec Alain et déclenché un véritable scandale au terme duquel la directrice a été mutée.



*"Les terrains d'accueil, ça coûte cinq à six cents euros par mois, sans APL (...)
Mais qui va s'installer dans les terrains d'accueil, à ce prix-là ?"*

Maria Daumas

Pendant le dîner, j'ai profité que Vince chantait pour sortir ma caméra, et ensuite j'ai continué à filmer une discussion très animée sur la vie des Tsiganes aujourd'hui, le carnet de circulation pas encore abrogé par décret malgré le vote de la loi, puis les aires d'accueil sur lesquelles il faut payer un loyer de plusieurs centaines d'euros par mois pour poser sa caravane, et dans lesquelles le séjour est limité à deux mois, ce qui empêche de scolariser les enfants. Bien sûr, je crois que c'est aussi pour moi et parce que je filmais qu'ils ont évoqué ces réalités qu'ils connaissent tous, comme si à travers ces conversations entre eux s'établissait déjà, du fait de ma présence, un témoignage, le film en train de s'écrire à l'attention des futurs spectateurs, Gitans et Gadge. À un moment, nous avons fait une photo tous ensemble, et lorsque Yaca, Thierry et Gino sont partis, nous avons convenu de nous retrouver cet été pour que je vienne les voir à Montpellier, à Agde et à Béziers. L'après-midi, Alain m'a raccompagné à l'hôtel et m'a proposé de revenir quand je voudrai.

Finalement, lors de ce voyage, j'ai retrouvé l'ouverture qui s'était déjà présentée lorsque je suis allé à Jargeau : quelques rencontres, l'invitation à se revoir, un lien établi et la possibilité de faire le film ensemble. Mon travail consiste maintenant à suivre ces pistes, entretenir ces liens, me déplacer et découvrir ce que les personnages me

proposeront d'inscrire dans le film à partir de la proposition que je leur ferai, de l'histoire à construire que j'amène en partage. (...)



"Alors maintenant on est en train de former nos gamins à comprendre qu'on a un patrimoine, on a une histoire, et on a une culture, et c'est à nous maintenant de reprendre ça en main !"

Thierry Patrac

17 août 2016

Je suis allé voir Thierry chez lui à Agde. On est passé voir un de ses cousins et je les ai filmés avec son fils et son neveu Tony, puis on est retournés au café manger une pizza avec Enrique, un autre cousin. Les deux cousins de Thierry joueront avec lui dans le spectacle en février.

Tout au long de la journée, Thierry me présentait des gens, et parfois il les appelait au téléphone et me les passait pour que je leur parle. C'est comme ça que j'ai parlé à Benjamin Barou-Crossman, un jeune metteur en scène de théâtre, qui projette de monter un spectacle avec Thierry et d'autres Gitans d'Agde. On s'est donné rendez-vous à Paris en septembre, et Benjamin m'a proposé de revenir à Agde pour assister à une semaine de travail qu'il allait consacrer à ce spectacle avec Thierry et ses amis. Ce sera peut-être un des moments du film, ce spectacle et sa préparation, une nouvelle occasion de rencontrer des personnages et d'approfondir la relation avec eux. Bon, c'est le film que je voulais faire depuis toujours sur les Gitans.

Hier, pendant le repas, Thierry s'étonnait de notre rencontre et la racontait à ses cousins, exactement comme Hilaire, Jack ou Doulaye dans mes autres films. On est ensemble maintenant, embarqués pour quelque chose, une aventure, un film. Et les cousins de Thierry, son fils et ses neveux m'ont accueilli très gentiment, simplement parce que Thierry m'amenait avec lui, avec mon projet de film qu'il annonce et explique

aux uns et aux autres. Ici aussi, le film trouve sa propre dynamique, sous l'impulsion de ses personnages. Je n'ai plus qu'à suivre, saisir les occasions, être là, essayer de bien filmer. (...)

23 mars 2017

Une année est passée, et j'ai revu Alain, puis Thierry, et j'ai rencontré Nathalie et sa famille cet hiver. Peu à peu, de rencontres en rencontres, nous partageons un ensemble d'expériences, qui nourrissent le film et permettent aux personnages de s'engager avec moi dans ce projet. Le scénario s'écrit ainsi, au fil de cette aventure commune, sur un terrain que nous construisons ensemble, une histoire à raconter dans laquelle faire exister ce qui prend peu à peu du sens. (...)



"Le voyage, le nomadisme, j'aurais tellement aimé ! Mon père voyageait, a dû s'arrêter pour maladie, s'est sédentarisé ; et très très jeune, je voulais quitter l'école, et partir, avec les caravanes, partir voyager, et je lui disais : Papa, moi je travaillerai pour toi, j'irai vendre..."

Nathalie Rey

REGARD SUR LE TEMPS DU VOYAGE

Par Pierre-Alexandre Nicaise

Après *No Pasaran, Album souvenir* (l'internement des réfugiés espagnols en 1939) et la trilogie sur André Robillard (la psychothérapie institutionnelle), le cinéaste Henri-François Imbert continue à fouiller l'Histoire avec *Le Temps du Voyage*. Se dessine, film après film, un projet artistique qui explore la façon dont se sont conjugués des parcours individuels et des questions collectives, avec en toile de fond des traumatismes liés aux bouleversements du XX^{ème} siècle en France, et avec comme point nodal la tragédie de la Seconde Guerre Mondiale (les camps, les déplacements...). Le cinéaste documente notamment les gestes, les paroles ou les productions de ceux qui perpétuent une mémoire et continuent de vivre avec le poids de ce passé.

Dans *Le Temps du Voyage*, Imbert chemine dans la mémoire tragique des Tsiganes en France. Et en recueillant les témoignages de celles et ceux qui font vivre leur culture aujourd'hui, il tisse des liens entre le présent et le passé. Comme dans ses précédents films, Henri-François Imbert applique une méthode basée sur une haute qualité de rencontre avec ses "personnages" : il se donne le temps d'explorer et de comprendre, de partager des moments de vie qui deviendront, parfois dans une co-construction complice, des moments du film. Ainsi, *Le Temps du Voyage* est-il aussi celui du cinéaste qui choisit de restituer certains aspects de son cheminement : cette caractéristique passionnante, qui fait également la singularité de sa démarche depuis *André Robillard, à coup de fusils !* (1993), enrichit le récit d'une dimension humaine supplémentaire.

Comme souvent chez Imbert, la recherche et le voyage s'appuient sur des documents, notamment des photographies, qui agissent comme des déclencheurs. Les images du passé ne sont pas seulement des témoins : le cinéaste en convoque certaines de façon très précise pour produire de nouvelles images, nous invitant à interagir avec elles. L'image troublante du vestige du Camp de concentration de Montreuil-Bellay fait par exemple écho à la disparition des traces du Camp de Jargeau. Au fond, c'est bien l'un des enjeux du film que de produire des représentations pour tisser cette mémoire, et s'inscrire dans une continuité de l'acte de résistance : la lecture publique par Hélène Mouchard-Zay, la fille de Jean Zay, d'une lettre de Jeanne Ziegler, internée pendant plus de cinq ans au camp de Jargeau, permet de saisir toute la dimension de la tragédie, et de nous connecter avec une histoire plus large de la guerre et de la place singulière des Tsiganes. Reconstituer la topographie, connecter la parole institutionnelle et la parole des citoyens et des descendants, telles sont certaines des fonctions des images ici construites, dans lesquelles s'agrègent les strates du temps.

En cinéma, le corps du cinéaste est parfois impliqué dans le récit et dans les images et les sons qu'il produit. Le film naît alors d'un corps en mouvement qui interagit avec le monde, et c'est cette possibilité du cinéma que m'évoque aujourd'hui le contact avec l'œuvre du cinéaste cotoyée depuis ses débuts. Dans cette façon de raconter, la caméra ne filme pas "des choses", mais enregistre "la relation d'une personne avec des choses". Ainsi, peut-être un film est-il le récit de l'inscription d'une relation entre le cinéaste et ce qu'il a choisi de filmer.

Dans la plupart des films de Henri-François Imbert, l'utilisation du "je" dans la narration, et la mise en scène de sa propre voix, à la fois narratrice et personnage du film, apporte une dimension poétique et romanesque au récit, qui permet au spectateur de partager l'émotion du cinéaste. C'est donc aussi de la possibilité offerte à chacun de s'emparer d'un regard dont il est question ici. À bien y réfléchir, c'est également ce sujet qui traverse *Le Temps du Voyage*, avec la mise en lumière de ces beaux personnages qui ont envie de créer et de partager un regard sur le monde.

LISTE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

Scénario, image et son **Henri-François Imbert**

Montage **Céline Tauss**

Musique originale **Silvain Vanot**

Production **Libre Cours, Henri-François Imbert, Francis Imbert**
et **Alter Ego Production, Cécile Lestrade, Elise Hug**

En coproduction avec **Bip TV**

Ce film a bénéficié de la **Bourse Brouillon d'un rêve de la SCAM**,
du **Fonds d'Aide à l'Innovation Audiovisuelle**

du **Centre National du Cinéma et de l'Image Animée**

Avec le soutien du **Centre National du Cinéma et de l'Image Animée**

de **Ciclic – Région Centre-Val de Loire**, en partenariat avec le **CNC**

de la **Région Occitanie**, en partenariat avec le **CNC**

de la **Fondation pour la Mémoire de la Shoah**

de la **PROCIREP – Société des Producteurs** et de l'**ANGOA**

de la **SACEM**

FILMOGRAPHIE

Né à Narbonne en 1967, Henri-François Imbert réalise depuis trente ans des films documentaires, qu'il produit et distribue de manière indépendante et artisanale, avec la société de production Libre Cours qu'il a créé en 1992. Il est également enseignant au Département Cinéma de l'Université Paris 8 Vincennes–Saint-Denis.

Le temps du Voyage (long-métrage, 2023)

André Robillard, en compagnie (long-métrage, 2018)

Samba Félix Ndiaye, à propos..., (court-métrage, 2014)

André Robillard, en chemin (long-métrage, 2013)

Piet Moget, un matin (court-métrage, 2012)

Le Temps des amoureuses (long-métrage, 2008)

i.m.D (installation vidéo, 2007)

No Pasarán, album souvenir (long-métrage, 2003)

Doulaye, une saison des pluies (long-métrage, 2000)

Sur la plage de Belfast (moyen-métrage, 1996)

André Robillard, à coup de fusils ! (court-métrage, 1993)

AUTRE DOCUMENTATION SUR LE FILM

Page de présentation du film (Affiche, photos, revue de presse de la sortie du film)

<http://www.lecinemadehenrifrancoisimberty.com/filmographie/le-temps-du-voyage>

Entretien avec Henri-François Imbert réalisé par Nolan Caussin, avril 2024.

<https://www-8etdemi.univ-paris8.fr/le-temps-du-regard/>

Entretien avec Henri-François Imbert par Astrid Adverbe, décembre 2024.

<https://derives.tv/henri-francois-imberty-lor-du-temps/>

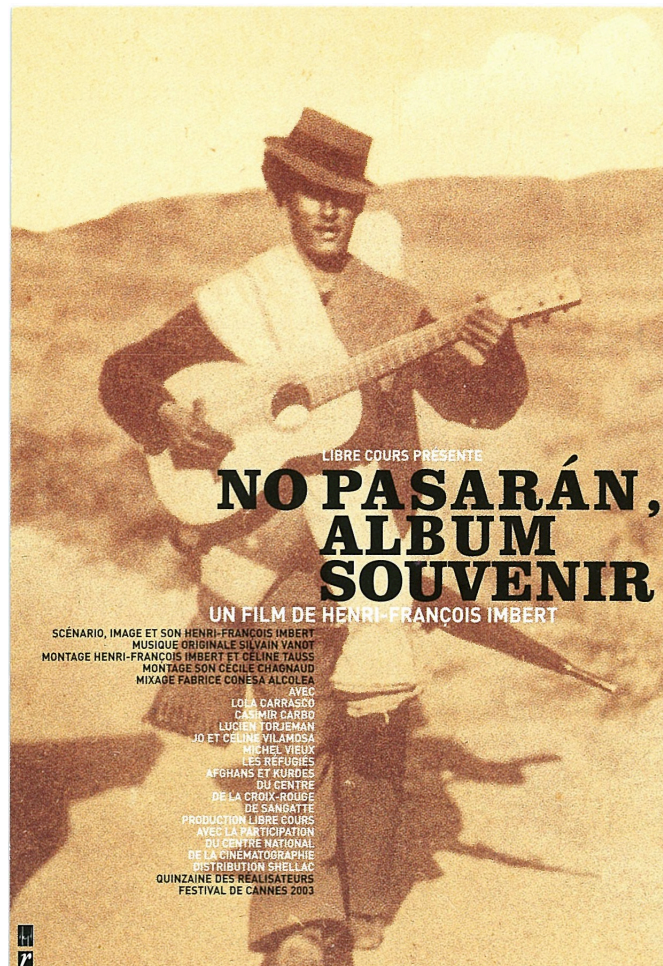
Débat public après la projection du film au festival Joséphine Baker, en présence des personnages du film, Alain et Maria Daumas, Hélios Azoulay, et de Henri-François Imbert, juin 2024.

<https://www.youtube.com/watch?v=luSD8D8pkhQ&t=2s>

DEUX FILMS EN DIPTYQUE

No Pasarán, album souvenir (2003), Le Temps du Voyage (2023)

Vingt ans après son film *No pasarán, album souvenir*, consacré à l'internement des Républicains Espagnols à leur arrivée en France en février 1939, Henri-François Imbert revient sur cette question de l'internement, pour aller cette fois à la rencontre des Tsiganes. Deux films qui forment un diptyque sur la thématique de l'internement en France des Républicains Espagnols et des Tsiganes, parfois dans les mêmes camps, au cours de la Seconde Guerre Mondiale.



Enfant, le cinéaste avait trouvé chez ses grands-parents une série incomplète de cartes postales photographiées dans le village de sa famille à la fin de la Guerre d'Espagne en 1939. Vingt ans plus tard, il part à la recherche des cartes manquantes...

<http://www.lecinemadehenrifrancoisimbert.com/filmographie/no-pasaran,-album-souvenir>